

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Romain PUTALLAZ

Il célébrait la littérature :
hommage à Bernard Athanasiadès

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1996, tome 91b, p. 54-56

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Il célébrait la littérature

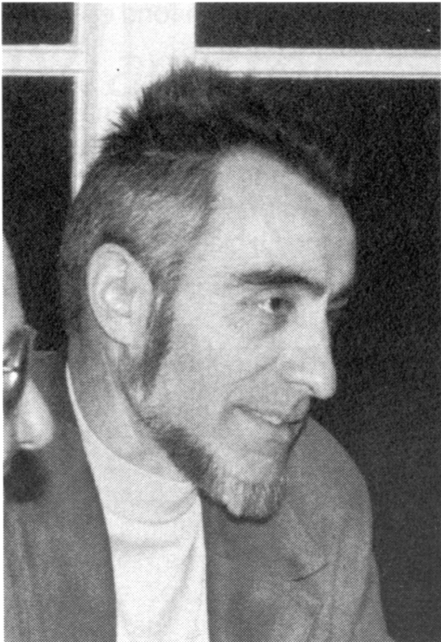
*hommage à Bernard Athanasiadès
par Jean Romain*

Tous les matins sont sans retour. Ils passent et nous passons. Vraiment? Le temps s'en va définitivement, rien ne peut l'arrêter. Est-ce vrai? J'ai encore en moi, après plus d'un quart de siècle, la ferrure des portes de l'internat qui chante à ma mémoire, et nombreuses sont mes images intérieures illuminées par les «minutes heureuses» passées *là-bas* et par les cours que j'y ai suivis. Suivis? Je les suis encore, ces heures de français, de latin, de mathématique ou d'histoire qui sont là, vivantes, présentes en moi, toujours prêtes à surgir, intactes, au moindre prétexte.

Maurice Chappaz dit quelque part que Saint-Maurice - le Saint-Maurice qu'il a connu, bien sûr - formait ou des prêtres ou des écrivains. Il n'a pas tort; il formait les oreilles à entendre des appels. Quant à moi, j'ai commis un roman sur mon escale à Saint-Maurice ¹ et, à bien des égards, les mots que j'ai écrits ont aujourd'hui pris la place de mon souvenir. Curieux pouvoir des phrases qui, lentement, en doublant la réalité qu'elles prétendaient servir, finissent par devenir elles-mêmes cette vie réelle. La vraie vie est dans l'écriture.

L'adolescent que j'étais pressentait cette vérité depuis bien des années mais la première fois où la lumineuse évidence m'est apparue, c'est au cours de français. Pour moi, tous ceux qui m'enseignaient étaient des professeurs. Ils étaient brillants, cultivés, bienveillants; leurs cours étaient des modèles de structure efficace. Mais le seul maître d'alors était Bernard Athanasiadès. Il revenait d'Afrique. Une sorte d'aura le précédait. Son cours était *le* cours dont tout le monde parlait et dont chacun faisait cas.

¹ *Les Chevaux de la pluie*, Ed. de l'Aire, 1991



On n'éduque pas avec des mots. Je le regardais passer le long des couloirs, serviette de cuir noir sous le bras, barbe courte, taillée de frais, cravate neutre et costume gris. Un brin de rigidité dans le port, la gourmandise de la langue, beaucoup d'humour, passablement d'ironie et cette immense sensibilité qu'il mettait tout entière au service de la littérature, avec une préférence pour les classiques.

Certains s'attachent à expliquer ce que dit l'auteur, d'autres s'escriment à relever quel en est le style, plusieurs s'efforcent de retrouver le plan, la construction de l'œuvre. Bernard Athanasiadès, lui, parvenait à nous faire

entendre la voix de l'écrivain. Non pas ce qu'il dit, ni comment il le dit, non pas sa vision du monde ni sa conception de la vie ou de la politique, mais plus mystérieusement, il nous mettait à l'écoute de cette voix profonde qui s'élève du cœur des œuvres, de cette voix qui fait qu'il y a de la littérature, de cette dimension (non pas langagière) mais vocale des grands écrits. Une fois que vous avez entendu cette musique (mais il ne s'agit pas, vous l'aviez compris, de notes ni de portées), vous reconnaissez l'auteur entre mille:

*Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue.*

C'est la voix de Phèdre, bien sûr, mais c'est la voix de Racine. C'est signé. Voilà l'émotion qui surgit, dans ce qu'elle a de plus raffiné et de plus énigmatique aussi.

Jamais je ne l'avais entendue aussi finement ni aussi distinctement que dans les cours de Bernard Athanasiadès, jamais elle ne m'est apparue plus porteuse de signification. Il a formé mon oreille à réagir d'une façon poétique à l'univers des œuvres. Il était le maître; les autres donnaient un cours, lui célébrait la littérature. La vraie vie est dans l'écriture. Dès lors et grâce à lui, je n'avais plus de doute: je savais que je voulais écrire.

Et puis, aussi, plus sourde, il y avait en lui, comme un fond de vie qui bruissait toujours, la présence de Jacques Mercanton.

À l'heure où vous quittez l'enseignement, Bernard Athanasiadès, c'est évidemment pour vous un nouveau départ que chacun vous souhaite rempli de saveurs, et c'est un peu pour moi, curieusement, une page qui se tourne. Vous m'en aviez fait tourner tellement, qu'une de plus, me direz-vous, ça n'est pas bien marquant. Eh bien si ! Celle-ci l'est. Car si les «minutes heureuses» ne s'en vont pas, si elles restent à jamais gravées et vivantes dans notre esprit, je sais de science certaine pour l'avoir éprouvé que les êtres, eux, s'en vont. Vous avez été pour moi, et pour tant d'autres, l'éveilleur et le passeur. Je voulais ici, dans cette revue, sous forme d'échos répétés, simplement vous dire merci.

Jean Romain
Genève, septembre 1996